

Saint Paul a-t-il écrit des lettres ?^{*}

Pour la culture occidentale dans laquelle nous nous mouvons, l'influence de la correspondance paulinienne sur le genre épistolaire a été décisive. Grâce à Paul, ce moyen de communication un peu fruste – rien ne remplacera la conversation entre amis martelait déjà le Stagirite et après lui Cicéron qui voyait en la lettre un pis-aller au *colloquium amicorum* – acquit une respectabilité apostolique. Si La Poste n'était pas cette vénérable institution laïque que nous connaissons, elle le remercierait du beau coup de pub qu'il lui a fait pendant deux mille ans, avec une série de timbres. Et pourtant, si les textes lus au cours des siècles portent le nom de « lettres » ou celui, un peu plus chic, d'« épîtres », le préjugé commun (Paul aurait « inventé » le genre épistolaire) repose sur un contresens. Les « lettres de saint Paul » sont-elles de vraies lettres ? Assurément pas.

Certes, les textes du Tarsiote sont un peu plus des lettres que ceux de son illustre contemporain auquel on l'a parfois comparé, le philosophe Sénèque, l'autre dieu laïc de l'administration des P & T. Paul écrit à des correspondants réels, sans prétention littéraire. Il n'œuvre pas pour les lectures publiques de l'odéon comme le précepteur de Néron, qui multiplie les allusions plaisantes, les clins d'œil à son auditoire, le *double entendre*, et qui construit un destinataire aussi fictif que les personnages de Choderlos de Laclos, quoiqu'un peu moins polis. Paul écrit des lettres pour des communautés réelles, en se colletant à des questionnements concrets.

Pourtant, dans le détail du texte, quelle étrange correspondance ! Dès le début, on comprend que l'on n'a pas affaire à de simples courriers mais à une bénédiction sur papyrus assortie d'une prière d'action de grâce. L'apôtre modifie en profondeur le formulaire antique, qui comprenait une *formula valetudinis*, une formule se souciant de la santé du destinataire (le fameux SVBEEV des Latins, *si vales bene est, ego valeo*, « si tu vas bien, c'est une bonne chose, moi je vais bien ») et très exceptionnellement une brève action de grâce aux dieux. Il commence chacun de ses textes par une véritable bénédiction et les poursuit par une copieuse action de grâce qui, très souvent, prépare les thématiques principales de son argumentation. On assiste donc à une sorte de liturgie en différé, une télé-liturgie.

En outre, pourquoi l'apôtre éprouve-t-il avec autant de constance le besoin de se mettre en avant ? Les théoriciens de l'épistolaire antique, et Démétrios en tête, n'avaient pas attendu Pascal et son moi haïssable pour recommander l'effacement de la première personne. Cette horripilante propension à parler de soi est d'ailleurs sans équivalent dans toute la littérature antique, au point qu'il est loisible de se demander si l'inventeur

^{*} « Saint Paul a-t-il écrit des lettres ? », *Medium* 10, 2007, p. 25-45.

de l'autobiographie n'est ni le Jean-Jacques qui se promène solitairement en rêvassant, ni le Saint Augustin des *Confessions*, mais bien le juif de Tarse.

Enfin, Paul viole consciemment la règle d'or de l'épistolaire : le caractère privé de la correspondance. Si je t'écris, c'est pour que ce que je te dis reste entre nous, sinon j'aurais prié d'autres de te faire passer le message, telle est la déclaration tacite de l'épistolier. Or, les écrits pauliniens sont non seulement des lettres ouvertes, mais surtout, elles sont rédigées en commun, en compagnie d'assistants (Tite, Éphroditte) dont certains indices, décelables en particulier au sein de la correspondance corinthienne, nous laissent penser qu'ils étaient aussi les porteurs de la missive. Pourquoi prendre la peine de rédiger une lettre alors qu'un *briefing* efficace des subordonnés aurait largement suffi ?

L'analyse d'une des lettres de cette étrange correspondance apporte un élément de réponse à ces questions. L'Épître aux Galates est, avec l'Épître aux Romains, le texte le plus complexe et le plus dense de Paul. Il développe les concepts d'élection et de grâce et surtout, il se livre, au milieu de la lettre, à une lecture d'un texte de la Genèse dont tout spécialiste un peu honnête doit avouer qu'elle nous échappe largement. Adoptant les techniques les plus raffinées de l'exégèse pharisienne, il joue sur les mots et les parentés entre les enfants d'Abraham. Or, à qui écrit-il ? À des cousins de nos ancêtres les Gaulois, les Galates, des Celtes déplacés sur l'ordre d'un des diadoques d'Alexandre. Ils ne brillaient ni pour leur culture, ni pour leur subtilité. Cicéron, qui fut un jour exilé dans ces contrées, en parle à son ami Atticus comme de barbares sauvages, sur le ton d'un énarque envoyé en sous-préfecture dans la Creuse. Qu'ont pu comprendre ces Gaulois dont Paul nous apprend lui-même qu'ils n'avaient jamais entendu parler de judaïsme ?

La seule réponse possible est que le texte ne leur est pas destiné, ou plus exactement qu'il leur sera amplement commenté, probablement par l'émissaire coauteur de la lettre, bien placé pour exprimer en termes simples la pensée de Paul. La lettre n'est plus une lettre, c'est un aide-mémoire, un remède contre l'oubli.

C'est en réalité bien davantage. La particularité de la théorie épistolaire antique consiste à faire de la missive une forme atténuée de la présence de l'expéditeur. Dans une civilisation où l'écrit est rare, où la lettre tracée conserve encore son statut de hiéroglyphe, de « caractère sacré », l'objet épistolaire constitue une sorte de double, de substitut de papyrus d'un être éloigné. Nous-mêmes, qui répugnons à jeter de hideuses cartes postales, ne sommes pas indemnes de cette croyance archaïque : ce n'est certes pas la profondeur des considérations météorologiques qui nous pousse à la conservation, c'est un je-ne-sais-quoi émanant de l'expéditeur, la fermeté d'un *ductus* qui témoigne de la singularité d'un geste, d'habitudes héritées de l'enfance, de l'exubérance d'un tempérament. Les épîtres de Paul *représentaient* Paul. Elles devaient être produites devant la communauté et valaient autant comme objet vecteur de présence que comme moyen de conserver la pensée de l'apôtre.

Aussi ne faut-il pas s'étonner de l'omniprésence de l'ego apostolique. Si la lettre est un substitut de la présence du Tarsiate, elle doit le représenter jusqu'au bout. Elle donne des nouvelles, bat le rappel des communautés, informe des projets de voyage.

Comme le bon rhéteur dont l'*ethos* consiste à habiller ses arguments par des sentiments, Paul se met en scène, se multiplie, fait mine de mettre son cœur à nu. La lettre n'est pas une lettre, elle est une plaidoirie à distance, la mise en scène rhétorique d'un orateur que les circonstances tiennent éloigné du prétoire, mais qui, comme Démosthène malade faisant lire ses discours par un autre, tient à être présent spirituellement sur le champ de bataille.

Les lettres de Paul ne sont pas des lettres : elles sont bien davantage. Elles sont un Paul d'encre et de papyrus. Un Paul que l'on peut transporter, montrer, faire apparaître à volonté. Par l'engagement personnel de leur auteur, elles constituent la projection à distance d'un *ethos* rhétorique, le substitut d'un orateur qui sourit, tempête, pleure. Et surtout, elles sont un vecteur d'autorité. Lorsqu'un souverain malgache partait à la guerre, il laissait dans sa case de palissandre son *ody*, un substitut magique de lui-même à qui ses sujets devaient rendre les mêmes honneurs que lorsqu'il était présent : *ody* écrit en grec, l'objet épistolaire paulinien n'était pas simplement lu par l'émissaire, pas simplement commenté, il était *montré*, comme une preuve et comme la marque de la persistance de la présence du fondateur au sein de sa communauté.

Régis BURNET